

# Introduction

Quand la question de la ménopause s'est imposée dans ma clinique, il y a une dizaine d'années, ma stupeur a été grande en découvrant que la littérature psychanalytique n'offrait, au contraire des étapes précédentes, aucun guide, d'aucune couleur, pour orienter un voyage à travers ce nouveau moment psychique.

Je décidai donc de rechercher des partenaires avec qui mettre cette question au travail. Autre étonnement pour moi, mes collègues analystes ne manifestèrent, dans un premier temps, aucun intérêt pour le sujet<sup>1</sup>. Il m'était difficile de rendre compte de ce refus en invoquant la rareté de cette problématique, quand, pour travailler des cliniques dont l'incidence est aussi rare que celle de l'autisme, les collègues sont nombreux. Qu'est-ce qui, dans la ménopause, les faisait fuir tandis que la vieillesse ne provoquait pas cette réaction ?

Je me suis alors tournée vers les gynécologues, habitués à se réunir, à discuter, et à publier sur ce thème. Une étroite collaboration a commencé, ils ont été mes premiers interlocuteurs et je les en remercie<sup>2</sup>. Le traitement hormonal leur servait-il d'objet contra phobique ? La possibilité m'a été offerte de participer à une consultation de ménopause<sup>3</sup>, j'ai pu ainsi écouter un grand nombre de femmes. Je me suis aperçue que l'existence de ce traitement - supposé pallier les difficultés de cette période de la vie – suscite très souvent une demande qui dépasse largement ce à quoi le traitement peut répondre. Ce moment de la vie est comme une passe dont le gynécologue serait le passeur.

La littérature féministe sur la ménopause, en particulier anglophone, m'a ouvert une autre source de réflexion. Cette période ne saurait y rimer ni avec les jeux de séduction ni avec le jeu amoureux avec l'autre de l'autre sexe. Renoncer à ce qu'un homme peut apporter est présenté comme une libération : ne plus être dans l'assujettissement féminin au désir masculin, ne plus subir de division entre son être profond et ce rôle d'objet cause du désir pour un homme permettrait enfin de se réunifier. La solution féministe pour affronter ce moment de la vie serait le renoncement militant à certains aspects de l'identité féminine : les jeux de l'amour et du désir au nom de l'égalité avec les hommes. Certaines y trouvent leur compte, d'autres ne sont pas prêtes à abdiquer de cette identité féminine si durement acquise. Beaucoup disent souffrir alors de cette solitude, de cette absence d'un partenaire de l'autre sexe, même si par ailleurs elles réussissent magnifiquement sur le plan professionnel.

L'étude clinique de la crise du couple au milieu de la vie m'a enseigné que ce qui permet au désir d'un homme de perdurer, ce n'est pas la brillance des réussites de sa compagne, au

contraire, ni même la brillance d'un corps parfait, mais bien son manque. Encore faut-il qu'elle puisse le lui offrir et lui faire penser que lui, il le comblerait. Son désir ne se soutient qu'en croyant percevoir dans ses yeux, qu'il est nanti de ce qui lui manque à elle. La disparité phallique est nécessaire au désir sexuel.

Sans disparité, pas de désir qui puisse se soutenir. Force est donc de constater que ce livre n'est pas "politiquement correcte". Il irait même, à première vue, à contre courant des luttes pour la parité et l'égalité entre hommes et femmes. Pourtant ce travail s'inscrit dans le temps de l'émancipation des femmes. Il ne parle que de celles qui, au niveau social, ont obtenu des conditions de vie plutôt égalitaires par rapport à leur partenaire masculin. Pour les femmes soumises encore à une véritable oppression, il est hors propos.

La clinique m'a fait observer les registres contradictoires dans lesquelles une femme se trouve partagée. Professionnellement, socialement et politiquement, elle peut être un sujet qui se bat et réussit aussi bien, sinon mieux, que ses homologues masculins. Et néanmoins, dans la relation amoureuse et désirante du couple - si les revendications idéologiques ne l'ont pas rendu sourde à ce qui s'y passe - être amenée par sa féminité à jouer autrement. Cette forme de séduction chez une femme, Lacan l'a décrite sous le terme de *jeu de la mascarade*. Jouer sur de si différentes partitions requiert un talent certain, mais ce n'est pas la première antinomie à laquelle une femme doit faire face. N'a-t-elle pas, dans les bons cas, joué la maîtresse excitante de son mari tout en étant l'instance apaisante de son bébé ? Nous connaissons cette division entre femme et mère, nous découvrons sa division entre réussite socio-professionnelle et féminité. Avoir perdu la première - elle ne pourra définitivement plus enfanter - ne mène pas nécessairement à vouloir perdre la seconde. Quand cette division cesse, quand l'unification est enfin réussie, s'agit-il toujours d'une femme ? Pour Colette, elle devient alors, suprême égalité, un camarade de l'homme.

J'ai repris, un à un, les textes de Freud sur la féminité, textes que beaucoup croient désuets, datés, obsolètes, reflets d'une Vienne patriarcale. A condition de les concevoir comme ne traitant que de cette dimension féminine et non de son être en général, ils se révèlent d'une actualité surprenante. Des concepts comme celui de *phallus*<sup>4</sup>, tant décrié outre Atlantique, s'avèrent un instrument précieux pour figurer la dissymétrie nécessaire à l'économie du désir dans un couple. Découvrir qu'une disparité nécessaire au désir est à cultiver, cela concerne une femme, à tout âge et pas seulement celui de la ménopause.

Certains ont prôné le renoncement aux échanges libidinaux, propres aux jeux amoureux du couple, comme susceptibles d'apporter un havre de paix<sup>5</sup>. En écoutant les femmes qui venaient me parler à la consultation de ménopause, j'ai eu le sentiment que ce renoncement risquait d'en exposer certaines à des problèmes psychosomatiques. Cette libido refoulée, vers

où irait-elle? La sublimation n'étant pas à la portée de toutes, le corps érotique peut devenir corps en souffrance, corps malade. Et dans ce nouveau rapport de corps à corps, ne se présenter au corps médical que parcellisé, morcelé dans les demandes adressées aux différents spécialistes.

Les études démographiques montrent que trouver un partenaire n'est point tâche facile pour une femme à la ménopause. Si le renoncement aux jeux du désir avec un partenaire masculin participe aujourd'hui d'une idéologie féministe, il joue également comme une protection contre d'inévitables déceptions. Néanmoins, ce renoncement s'observe aussi chez des femmes dont le mari se garde désirant. Comment en rendre compte ?

Arrivées à l'âge de la ménopause, beaucoup de femmes de la génération de nos mères et grands-mères abdiquaient. Le renoncement a toujours existé, il occulte autre chose, qu'Helene Deutsch avait exposé dès 1945: les fantasmes incestueux de la mère envers le fils devenu adulte. Cette affirmation d'Helene Deutsch n'a jamais été discutée ; de cela, même les psychanalystes n'en veulent rien savoir. Il qui me semble que ce fantasme incestueux, que j'appelle *complexe de Jocaste*, peut rendre compte de l'effroi provoqué par la simple évocation de la ménopause. Ruth Lax a d'ailleurs souligné le déni, chez les psychanalystes, de l'importance de ce moment dans la vie d'une femme. Dans cet inouï généralisé, dans ce non-dit, chaque femme, surprise par un rêve incestueux jocastien, se croit monstrueusement seule. Lui permettre de penser qu'elle fait sa Jocaste, parce que c'est de son âge - comme on dit d'un petit garçon qu'il fait son Œdipe - ne l'obligerait pas à abandonner toute velléité sexuelle, dans une généralisation de l'évitement. Craindrait-on qu'elle enfreigne les interdits incestueux ? Cette inquiétude a de tout temps existé, en témoigne le savoir populaire qui parle de " l'âge dangereux " des femmes, dans un parallèle entre ménopause et adolescence. Et pourtant, ce n'est pas parce que l'on reconnaît à un petit garçon qu'il fait son Œdipe que le lit de sa mère en devient plus accessible.

Pour qu'une femme, à tout âge, puisse jouir sexuellement, les psychanalystes savent qu'elle doit laisser cohabiter dans son esprit le fantasme de la mère et celui de la putain, et ce n'est pas pour autant qu'elle ira faire le trottoir. A la ménopause, pour se permettre de continuer à avoir des désirs sexuels et n'être pas contrainte de renoncer, il convient qu'une femme se familiarise avec l'idée qu'elle *fait sa Jocaste*. Certes, il lui faut renoncer au fils réel, mais non à la jouissance avec tout autre partenaire. Or bien souvent, c'est le contraire qui se produit : elle renonce à toute vie sexuelle pour surtout ne pas renoncer au fils réel. Nombre de plaisanteries sur les mères vieillissantes ne parlent que de ça.

Enoncé de la sorte, ce *complexe de Jocaste* peut sembler simple. Serait-il vraiment à la racine du silence qui pèse sur la psychanalyse à propos de la ménopause ? Mais on ne lève

pas impunément le voile qui recouvre du maternel la jouissance inconsciente d'une femme par rapport à son fils. Le livre n'est pas publié que déjà les obstacles se présentent : Jocaste ne peut être nommée qu'à propos de ses enfants. Elle devra donc rester à l'ombre de son fils dans le titre de ce livre, comme dans la *Standard Edition* de Freud. Elle ne figure pas à l'index général malgré le fait qu'elle est citée 23 fois dans ses oeuvres. Pour la trouver, il faut regarder à la rubrique Œdipe. Comment entendre cela ? Tant qu'une femme peut enfanter, le voile du maternel vient recouvrir son lien au fils. Personne, pas même elle, ne veut savoir de la vérité de la jouissance qu'elle en éprouve. Au moment où les diverses composantes de son identité se diffractent, quand sa jouissance de femme n'est plus coiffée par celle du maternel, vient à être touché l'insoutenable : la vérité de cette jouissance. Lacan l'avait entrevu : "*Jocaste, c'est quoi ? Personne n'a su ni le voir, ni le dire, parce que c'est le lieu d'où l'on peut voir séparées la jouissance et la vérité*"<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Kathy Saada a été la seule à répondre d'emblée favorablement. Nous avons ensuite rencontré Madeleine Gueydan qui travaillait sur cette question depuis des années. Dans un second temps, d'autres collègues nous ont rejoint. Ensemble, nous avons organisé en janvier 2002, un premier colloque entièrement consacré à la question. *La ménopause : Psychanalystes et Gynécologues face à la crise du milieu de la vie chez les femmes*. Colloque organisé avec La Société Française de Gynécologie Obstétrique et Psychosomatique et l'Association Freudienne Internationale.

<sup>2</sup> Ce travail a commencé il y a 7 ans au sein de la Société Française de Gynécologie et Obstétrique Psychosomatique, d'abord avec Sylvain Mimoun, puis avec Michelle Lachowsky et d'autres

<sup>3</sup> Aucune écoute des patientes n'aurait été possible sans la collaboration et la confiance que m'a accordée le Dr Marianne Buhler ; qu'elle en soit, encore une fois, remerciée.

<sup>4</sup> A condition de lui garder sa valeur de signifiant du manque et de ne pas le ravalier à un quelconque synonyme du pénis.

<sup>5</sup> A la ménopause, la psychanalyste Therez Benedek, elle aussi, le recommande aux femmes.

<sup>6</sup> Lacan J. : *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 26 avril 1967.